

« Les nations sont les différentes facettes
du projet divin, les couleurs de l'humanité »
Alexandre Soljénitsyne
Une minute par jour

Avant de lire l'analyse d'*Une minute par jour*, il peut être opportun de rappeler les propos de Jean-Paul Sartre, lors du séjour en France d'Alexandre Soljénitsyne, chassé de son pays, en 1974. « Soljénitsyne, disait-il, représente quelqu'un qui a des idées de XIX^{ème} siècle, il n'a pas d'idées adaptées à une société actuelle, il est donc un élément nuisible pour le développement ». Et encore : son témoignage est nul et non avénu, car « il a connu les camps et donc subi jusqu'au bout l'idéologie soviétique ». Bernard-Henri Lévy, par ailleurs chantre de Sartre dans "Le Monde de Sartre" (Grasset, 2000) stigmatise « l'obtusité bêtise » du personnage. Rappelons qu'en 1954, de retour d'URSS, il publia dans *Libération* une série d'entretiens, dont le premier avait pour titre "La liberté de critique est totale en URSS".

Alexandre Soljenitsyne

Une minute par jour

par Danièle Masson

Dans son numéro de septembre 2008, *La Parole ukrainienne* accuse Soljenitsyne de s'être dévoilé « comme un ennemi farouche de l'indépendance ukrainienne, et des nations captives en général », d'avoir préconisé « la réannexion des territoires perdus, Ukraine, Belaruss, Géorgie, pour reconstruire l'Empire ». Et elle s'étonne qu'un homme « aussi sévèrement antisémite et orthodoxe russe très anticatholique » soit l'objet de la part des « milieux catholiques traditionnels » « d'une admiration sans réserve ».

Sur la question de l'antisémitisme, il faut lire *Deux siècles ensemble*. Pour répondre aux autres accusations, rien de tel que la lecture d'*Une minute par jour* (Fayard, octobre 2007). Lecture roborative, qui nous rend proches du « Dante de notre temps », car il s'y montre sen-

sible aux humbles réalités quotidiennes, y crie ses colères, apostrophe la Douma, fustige l'impéritie et la corruption des politiques, convie à une urgente réforme intellectuelle et morale.



D'avril à septembre 1995, Soljenitsyne a participé à des émissions de quinze minutes, une fois tous les quinze jours, diffusées sur la chaîne ORT. D'où le titre. Le livre contient aussi des extraits d'interviews télévisées et d'interventions publiques.

Non pas l'Empire, mais les nations

La Russie, c'est d'abord une terre immense, que Soljenitsyne parcourt, de la Sibérie à Moscou, après vingt ans d'exil. Une terre dont il interroge inlassablement les habitants, souvent découragés, comme spoliés de leur destin. Des terres où il stigmatise le désastre démographique et qui lui apparaissent, dans l'Orient russe, « désespérément

vides », où même, dans l'Extrême Orient, « la pénétration chinoise se fait pacifiquement » - On comprend aisément son désaccord avec Sakharov, pour qui la première liberté, c'était la liberté d'émigrer.

La Russie, c'est aussi une terre amputée de ce qui avait constitué l'Empire soviétique. Soljenitsyne ne veut pas reconstituer cet Empire. En 1990, dans *Comment réaménager notre Russie*, il demandait de choisir « entre l'Empire, qui est avant tout notre propre perte, et le salut spirituel et corporel de notre peuple ». Il reconnaît comme « fautes historiques de la Russie » d'avoir pénétré en Transcaucasie et en Asie centrale. Dans l'extension du monde musulman, il voit « le phénomène marquant du XXI^e siècle ». Mais qu'on laisse les peuples majoritairement musulmans libres de s'y intégrer : « Nous n'avons rien à faire là-dedans ».

En revanche, il refuse l'alternative de l'intangibilité des frontières ou de l'autodétermination des peuples. D'abord parce que depuis l'éclatement de l'URSS, « vingt-cinq millions de nos compatriotes se sont retrouvés à l'étranger ». Ensuite parce que les frontières sont celles de Lénine « faussées à dessein, tracées avec une jubilation haineuse pour écorner la nation russe et punir tous ceux qui avaient combattu les bolcheviks ». Et, sur un ton polémique qui est aussi la marque de ces « Minutes », il donne l'exemple de l'Ukraine : « Et Vladimir Ilitch d'adjointre à l'Ukraine cinq ou six régions russes. Il a fait son découpage et il a décrété : "c'est l'Ukraine !" Quant à Khrouchtchev, d'un geste de satrape en goguette, il lui a fait cadeau, en plus, de la Crimée. »

La comparaison s'impose avec la Yougoslavie dont il dénonce les « frontières artificielles » tracées par Tito, qui a « déplacé les populations serbes du fameux Kosovo, berceau historique des Serbes, et y a installé des Albanais ». Il conclut : « Ce n'est ni la faute des Serbes, ni celle des Bosniaques, ni celle des Croates : c'est

la faute de la bande à Tito et celle des dirigeants occidentaux qui en partagent la responsabilité avec lui. »

L'urgence éducative

Les responsables des morcellements avaient leur alibi : l'idée, héritée des Lumières du XVIII^e siècle français, qui prévoyait la disparition des nations. Soljenitsyne voit au contraire, dans les nations, « les différentes facettes du projet divin, les couleurs de l'humanité ».

Cette nation russe, il s'agit de la restaurer, de lui faire retrouver ses forces vives. Parmi les moyens évoqués, j'en privilégierai trois : l'accent sur l'éducation, sur la réforme intellectuelle et morale, et les propositions concrètement politiques.

Soljenitsyne a été professeur. Il sait que « l'avenir de la nation dépend du niveau d'enseignement ». Or l'éducation dans la Russie à peine relevée du communisme, c'est « celle d'une armée en déroute ». Elle réserve aux riches un enseignement de qualité, et élimine « les enfants de la cuisinière ». Les enseignants aux salaires de misère accusent : « Oui, nous avons obtenu la liberté. C'est comme un

immense plat sur lequel on nous aurait servi une vieille croûte de pain rassis en nous disant : Allez-y, régalez-vous ! »

Et puis, les propos de Soljenitsyne sur l'éducation entrent en consonance avec nous-mêmes. Il a - rare nostalgie américaine - le souvenir de ses fils fréquentant des écoles où le patriotisme, c'était l'air qu'on respirait. Il voudrait que l'école soit le creuset où se forge la fierté d'être russe, et pour cela, que l'orthodoxie y figure dans l'emploi du temps. Il rappelle aussi que la mission de l'école c'est de changer un cœur égoïste en un cœur ouvert à toutes les souffrances. Et l'on songe qu'en effet l'école c'est, ou ce devrait être, se dépendre de soi-même pour apprendre d'autrui : tout le contraire de ce qui se passe « Entre les murs »...



L'école, enfin, devrait être le lieu privilégié où l'on se réapproprie son passé. Or, remarque Soljenitsyne, au temps de sa jeunesse, la discipline « histoire » n'existait pas, puisque le coup d'État d'octobre était considéré comme l'an un de l'Histoire. Et, lors de son retour d'exil, il constate que les livres d'histoire présentent les communistes comme les héritiers des tsars, mensonge historique qui gomme la table rase et la destruction des traditions. Se réapproprier son passé, c'est aussi faire repentance du communisme, considérer « le repentir et l'autolimitation comme catégories de la vie nationale ». Et jeter un autre regard sur l'histoire d'avant la Révolution.

Non la révolution, mais les réformes

Les propositions politiques de Soljenitsyne s'inspirent de ce regard.

Slavophile, il n'a guère de goût pour Pierre le Grand, ébloui par les Lumières européennes : il estime qu'en liquidant les vieux-croyants, Pierre le Grand a « tordu le cou à l'orthodoxie », et que cet état d'infériorité de l'Église, du XVIII^e siècle au début du XX^e, fut pour beaucoup dans la tragédie de 1917.

En revanche, toutes ses sympathies vont à Stolypine, ministre de l'Intérieur, puis président du Conseil en 1906, qui fut assassiné en 1911. C'est auprès de lui qu'il cherche des leçons pour redresser la Russie. Il en retient d'abord que les choses doivent se faire de façon progressive, et il rappelle ailleurs que tous les processus spirituels se déroulent « dans la lenteur que Dieu veut ». Donc, pas de révolution violente, mais des réformes ; non pas trancher le nœud, mais le dénouer. Stolypine voulait faire du paysan un citoyen économiquement indépendant ; la liberté viendrait ensuite. Au lieu de vendre la terre aux enchères aux nouveaux riches, Soljenitsyne veut qu'on rende leurs terres aux descendants des victimes de la collectivisation. Car « la terre, écrivait-il en 1990, a reçu la faculté merveilleuse, bénie, de porter des fruits. Tous les groupes humains incapables de lui faire exercer cette faculté sont perdus ».

On a souvent accusé Soljenitsyne - à moins qu'on ne l'en ait félicité - d'être antidémocrate. C'est moins simple qu'il n'y paraît. En 1990, invoquant Jérémie, il écrivait que « la structure de l'État doit nécessairement tenir compte des traditions du peuple ». On pourrait en conclure, pour la Russie, à la solution monarchique. Mais il ajoute que la modernité implique le choix de la démocratie, tout en citant Dostoïevski : « Le suffrage universel est la plus stupide invention du XIX^e siècle. »

Alors, il faut situer la démocratie au niveau qui est le sien : non pas « le vote quantitatif qui signifie : à chacun une voix », rend égal ce qui est inégal, et confond « le sage et le blanc-bec » ; mais la démocratie des Zemstvos, sur laquelle revient Soljenitsyne, quels que soient les sujets traités. La démocratie doit se construire par en bas, à partir d'assemblées locales élues sur la base du bourg, du canton, jusqu'aux limites du district. C'est ce qu'il appelle « la démocratie des petits espaces » qui « permet de créer des organes représentatifs selon le critère qualitatif, et de faire en sorte que tous les groupes sociaux soient représentés ». C'est le grand conseil des Zemstvos qui distinguerait quelques candidatures à la présidence ; alors aurait lieu le scrutin populaire, sans campagne électorale tendue et épuisante.

Auto-administration locale, autolimitation des hommes et des États, c'est une des manières que Soljenitsyne trouve, ou retrouve, pour que soit rendu au peuple le pouvoir réel sur son propre destin.

Ces *Minutes* nous laissent une impression double, un peu contradictoire : on y saisit sur le vif les exhortations d'un « grand Russe » brûlé par l'amour de sa patrie, et peu ouvert au monde. On perçoit aussi, dans ses mises en garde, ses conseils, sa quête de la fierté d'être soi, un écho familier, des analogies avec l'Europe, un appel qui vaut aussi pour cet Occident qu'il décrit (avec une excessive sévérité ?) comme « florissant », mais où « les âmes se changent en désert ».

Danièle Masson